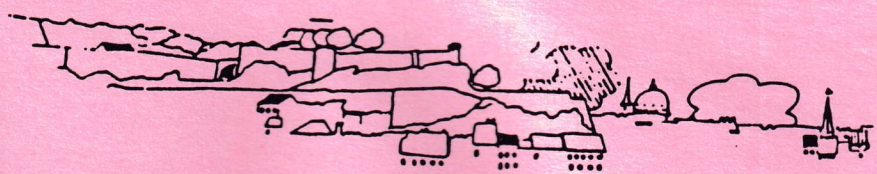


ST. LOUIS

HIER

AUJOURD'HUI

DEMAIN



Périodique Trimestriel

N°3 JUIN 1989

Notre grande famille ne cesse de s'accroître : nos cotisations sont encore en augmentation cette année et, cependant, elles ont démarré plus tard cette année. Ceci, vous le comprendrez est un beau motif de satisfaction pour notre Association : ces bonnes rentrées de fonds vont ainsi nous permettre l'acquisition d'une imprimante pour notre ordinateur acquis l'an dernier et qui se révèle indispensable dans le traitement de quelque 1800 adresses.

Au chapitre des rassembleurs en vue du banquet du mois de novembre, ceux-ci ont été contactés et contacteront, à leur tour, les ouailles en temps voulu.

Enfin, troisième motif de satisfaction : les rhétoriciens '89 ayant participé au voyage en Italie remercient l'Association pour la somme allouée à leurs entrées dans différents musées et sites : Rome, Venise, Florence, Paestum, Cumes, Pompei ... Ils nous en remercient vivement.

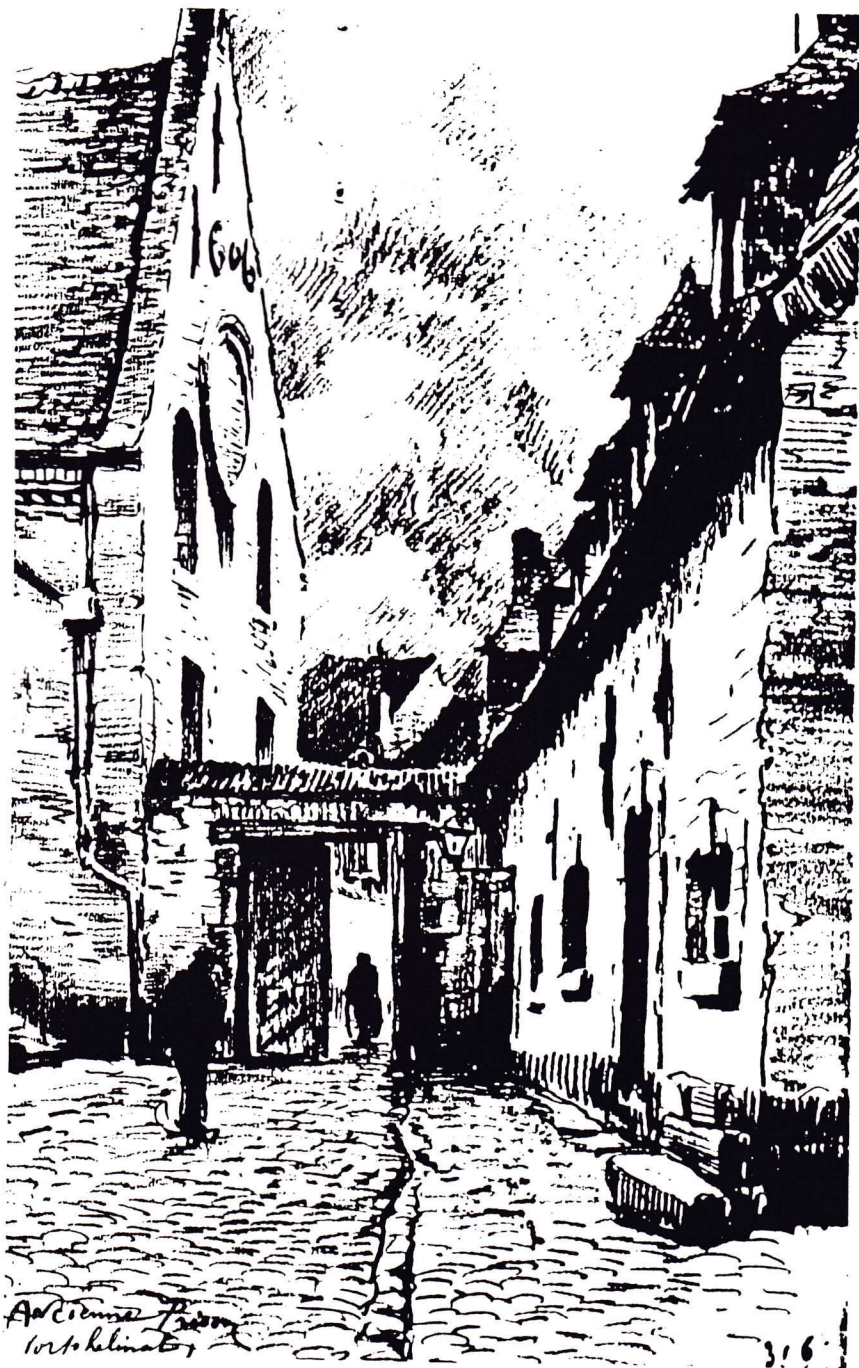
Chers amis, nous vous attendons, cette année, aussi nombreux qu'en 1988 lors du Banquet de notre Association. Retenez dès à présent la date du 18 novembre.

Félix DEPASSE.
Président.

Carnet familial

Nous déplorons le décès de :

- Mr l'Abbé Paul DUCOFFRE (ancien professeur à St-Louis : en 1947).
- Philippe MATHIEU (rhéto 53).



— Dessin de Henri Bodart. (Collection de la ville):
L'Impasse des Capucins.

L'histoire des bâtiments de l'Institut est liée à celle des Pères Capucins installés à Namur depuis 1604. Voici la copie de l'article paru dans la revue des Amis de la Citadelle.

Les Capucins à Namur

V. Bruch

Ville de militaires et de religieux, Namur voit arriver en ses murs de nombreux ordres fuyant le danger des campagnes au profit de la sécurité de la ville. En 1463, les religieux de Boneffe fondent un refuge dans la rue Emile Cuvelier. Ils seront suivis par les Carmélites chaussées en 1467 puis près de deux siècles plus tard par les Capucins.

Ces derniers portent l'habit grossier et le capuchon de Saint-François car c'est dans l'ordre des Franciscains qu'il faut trouver leur origine. En 1525, un Franciscain italien quitte son couvent et obtient du Pape Clément VII l'autorisation de vivre seul en respectant l'esprit de la règle de Saint-François. Rapidement, d'autres religieux suivent cet exemple. Ils obtiennent en 1528 la Bulle de Fondation de l'ordre, point de départ de la création de nombreux couvents-ermitages en Italie puis en France.

Ce n'est qu'en 1585 qu'apparaissent les premiers couvents dans notre pays, d'abord à Anvers, Bruxelles puis Gand. Les qualités de simplicité, de pauvreté et de désintéressement dont font preuve les premiers Capucins sont à l'origine de la rapide croissance de l'ordre, d'ailleurs soutenu par les Archiducs Albert et Isabelle. A cette époque, les religieux exercent surtout le ministère de la prédication.

La demande d'installation des Capucins à Namur remonte à 1603 et reçoit un écho favorable du magistrat de la ville grâce à l'appui du Comte d'Egmond, Gouverneur du Comté de Namur. Au mois d'août 1605, les Archiducs amortissent, au profit des Capucins de Namur, un terrain nécessaire à l'édification de leurs église et cloître. La première pierre de l'église est posée la même année en présence de Monseigneur Buisseret, Evêque de Namur. Un bloc de pierre bleue conservé au musée archéologique et provenant de la façade de l'église porte une inscription qui rappelle la générosité de Nicolas Maloteau et de Jeanna Maes, bienfaiteurs des Capucins.

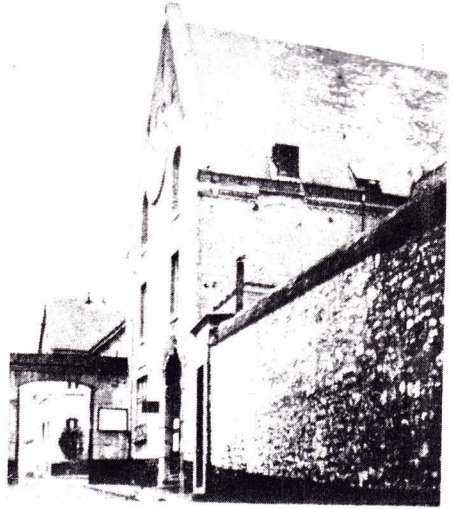
A cette époque, le couvent jouxte un jardin appartenant à la Confrérie des Arbalétriers. Aux dires des bons religieux, le bruit provenant du jardin nuit aux exercices spirituels des Capucins mais également à ceux qui fréquentent l'église, d'autant plus que le mur de séparation entre les deux jardins est abattu. Ils introduisent auprès des Echevins une demande d'échange de biens avec les Arbalétriers, requête appuyée par les Archiducs eux-mêmes qui autorisent l'échange.

Le couvent de Namur connaîtra de nombreuses vocations de sorte qu'une autorisation pour agrandir le couvent

est demandée dès 1646. Deux ans plus tard, la construction d'une nouvelle église mononef en briques, voûtée en berceau est entamée. Un vaste chœur termine l'ouvrage qui comprend également une crypte voûtée. L'autel du chœur sera consacré en 1650 par Engelbertus Desbois.

Afin d'assécher les caves du couvent, une autorisation est accordée aux Capucins pour faire construire un canal au travers de la ruelle Del Motte. Pour tous ces travaux, les religieux font appel à la générosité du magistrat et des notables de la ville. Malheureusement, les bombardements de 1704 endommagent sérieusement l'église et le couvent mais ce n'est qu'en 1748 qu'une restauration profonde des bâtiment sera opérée en même temps que la construction de deux ailes basses qui enserrant un petit cloître. De hauts murs en pierres bleues encore visibles aujourd'hui clôturent la propriété. En fait, les vestiges des bâtiment du couvent appartenant aujourd'hui à l'Institut Saint-Louis proviennent de cette période. Seuls subsistent le vaste chœur surmonté d'un petit clocher ainsi qu'une longue aile basse à deux niveaux. Plus tard, en 1789, les Capucins font l'acquisition d'un terrain à Saint-Servais pour y établir une foulerie (fouler les draps) sur le ruisseau de Rhisne.

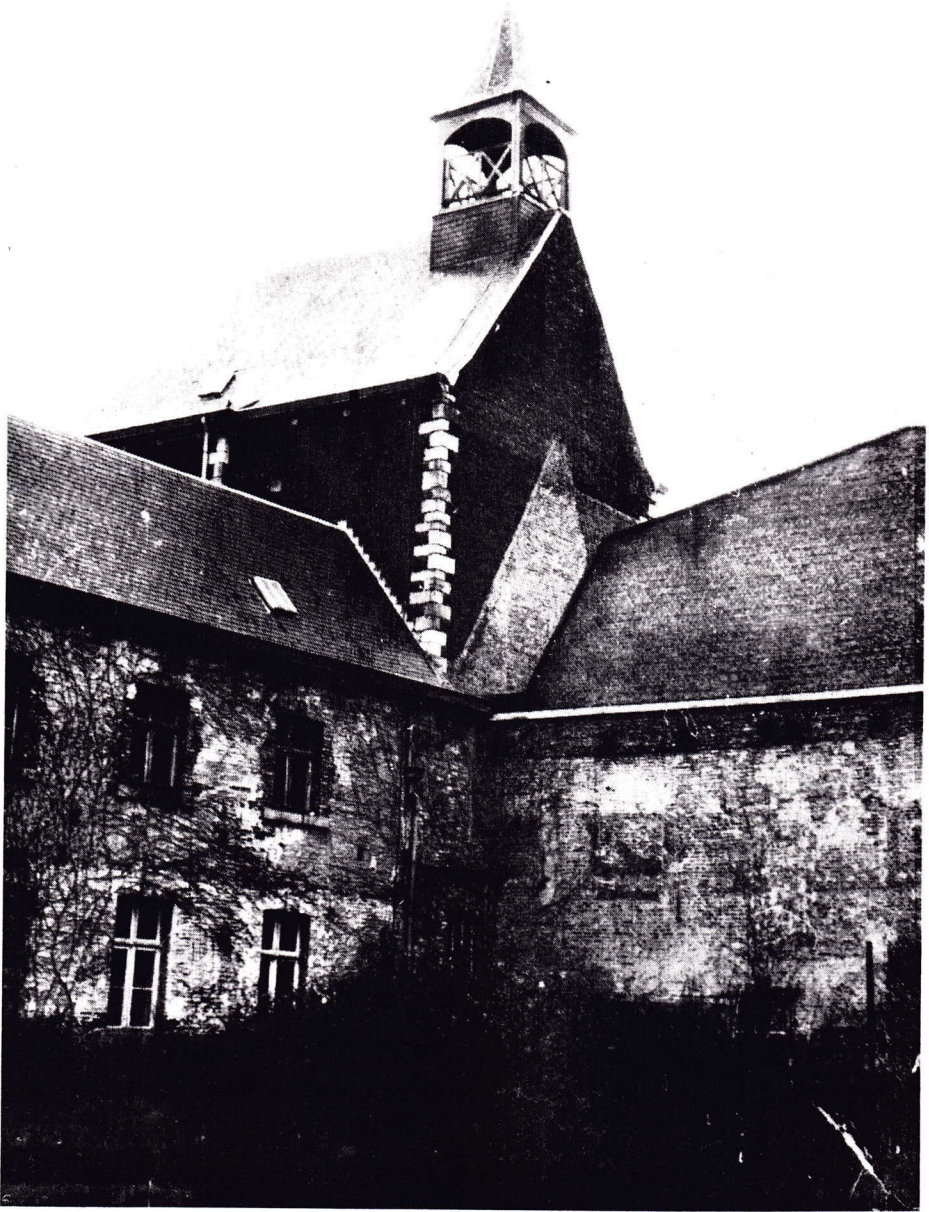
1783 restera pour tous les ordres religieux une année noire avec la mise en exécution de l'Edit de Joseph II, édit visant à « supprimer différents couvents et monastères et d'en destiner les revenus à l'augmentation des prêtres chargés de la cure d'âmes et à d'autres établissements pieux avantageux à la religion et à l'humanité ». En fait, les Capucins rendent service à la population par leur prédication et ne seront pas directement touchés par cette mesure mais un grave conflit opposera les Capucins et Joseph II qui exige l'envoi des novices dans un séminaire général sous son contrôle.



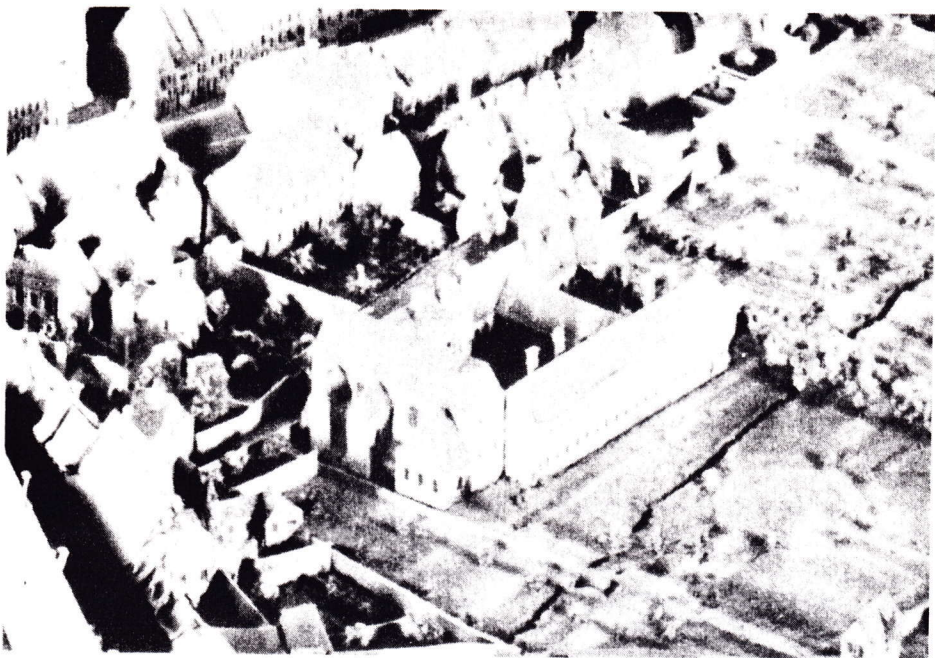
– Photo de l'entrée du couvent (extraite des Archives des Capucins du P. Hildebrand).

L'Empereur essuiera un refus catégorique qui mettra en danger l'existence de l'ordre mais fort heureusement, cette même tenacité des responsables religieux mettra un terme au conflit.

Hélas, le répit sera de courte durée avec l'annexion de nos territoires par les révolutionnaires français le 9 vendémiaire de l'an IV (1^{er} octobre 1795). Les biens ecclésiastiques des Capucins sont alors séquestrés. Un relevé précis effectué par Etienne de Soignies (père Gardien) nous décrit l'importance du couvent à cette époque. En voici l'essentiel : le couvent peut accueillir 24 pères et frères Capucins en leur offrant un minimum de confort. En plus d'une cuisine et d'un réfectoire, les religieux disposaient d'une infirmerie de 2 chambres, d'une bibliothèque de 2974 volumes et de trois chapelles indépendantes de l'église qui comprenait trois autels et six confessionaux. De plus, une maison située près de la porte du couvent est réservée à l'usage du Syndic (père responsable de la communauté).



L'ancien Chœur surmonté du clocher - Etat actuel



– Le couvent et l'église, tels qu'ils apparaissent au milieu du XVIII^e siècle. (Extrait du plan en relief).

Suite à la séquestration des biens du couvent, les religieux se séparent, les uns gagnant l'étranger, les autres acceptant l'ordre séculier et le service en paroisse. Il faudra attendre l'indépendance de 1830 pour assister au retour officiel des Capucins. Le siège provincial actuel se trouve à Ciney.

Entre-temps, l'église du couvent deviendra le siège du tribunal criminel du département d'Entre-Sambre et Meuse et les cellules monacales seront transformées en cellules de prison. Un mur est édifié pour séparer la nef du chœur qui se voit réaménagé en plusieurs étages pour les besoins de l'administration pénitentiaire. De nouvelles fenêtres bombées avec clé, dans le style du couvent, sont alors percées et munies de barreaux (état actuel).

C'est en 1876 que les anciens bâtiments des religieux sont abandonnés par l'administration pénitentiaire. Le services sont alors transférés à la mai-

son de sûreté nouvellement construite derrière la gare. C'est l'orphelinat de la Commission d'assistance publique qui reprend les bâtiments à sa charge pour les occuper jusqu'en 1936. Une partie de l'ancien couvent sera affectée en 1919 au service communal de la bibliothèque et l'Institut Saint-Louis achètera le chœur de l'église, une aile annexe et les jardins des Capucins en 1939. A cette date, des ouvriers découvrent accidentellement la crypte du couvent composée de trois niches avec chacune neuf loges renfermant encore des ossements des prieurs.

Déjà fort éprouvés par les siècles, les autres bâtiments seront détruits lors des bombardements de 1944. A l'heure actuelle, seuls subsistent encore intacts, les bâtiments propriété de l'Institut Saint-Louis. Ils sont, avec l'impasse des Capucins, la seule trace de deux siècles d'activité religieuse des bons Capucins à Namur.

LA RUE PEPIN

Quant à la rue Pepin, elle s'était d'abord appelée "Rue des Braves". C'est du moins ce que nous apprend un plan de la ville en 1812. Ce nom a comme un parfum qui rappelle les armées de la Révolution Brabançonne ou l'épopée napoléonienne. Ce n'est là qu'une supposition personnelle que semble appuyer, à mon avis, le fait que sous l'administration hollandaise on ait cru bon de substituer à ce nom celui, ô combien banal, de "rue Neuve". Peu avant 1900, elle reçut le nom de "Rue Pepin". Que savons-nous de ce Pepin ? M. André Dulière nous apprend seulement qu'il fut échevin de la ville de Namur et mourut en 1872. De son côté, M. Ernest Fivet, spécialiste de la période 1830, nous le présente comme un des chefs de la Révolution de 1830 à Namur.

Pépin Nicolas Lambert, époux Dupret Catherine, médecin rue de Bavière à Namur, où il était né en 1800. Décoré de la Croix de fer le 2 avril 1835 avec la citation suivante : *"Un des principaux chefs du mouvement qui éclata à Namur le 1er octobre 1830. A l'attaque des postes, il était à cheval, le drapeau national à la main, excitant le peuple au combat."* Nicolas Pepin s'était aussi signalé en s'exposant plusieurs fois au feu des Hollandais pour secourir les blessés. Titulaire de la médaille commémorative de 25 années de service comme médecin de la Garde Civique namuroise, Pépin mourut dans sa ville natale le 16 septembre 1872 après avoir rempli plusieurs années les fonctions scabinales.

Primitivement la rue Pepin allait de la rue Emile Cuvelier (des Fossés) au Boulevard Cauchy. Après la guerre de 1914-18 elle dut céder le premier de ses trois tronçons (côté boulevard) pour conserver le souvenir du Général Michel, le commandant de la Position Fortifiée de Namur, qui sauva son armée de justesse en la faisant évacuer à marche forcée par le Champeau et le couloir d'Entre Sambre et Meuse.

Jean Fivet.

Ce texte de Patrick LOUIS a remporté
le deuxième prix du Concours Création
Paroles 88 dans la finale fédérale
de la Catégorie A.

élève de troisième rénové

C H A S S E A U R E N A R D

Patrick LOUIS

Le crépuscule jetait ses dernières lueurs sur un paysage majestueux. Au loin, le soleil entamait sa longue plongée vers l'horizon, sillonnant sa descente de longues traînées éblouissantes, éclairant la voûte céleste d'une lumière somptueuse. Au flanc de la montagne s'accrochait un chapelet de cabanes de bergers. Dans la vallée paissaient tranquillement des moutons à la laine cotonneuse et blanche comme neige, contrastant avec la teinte cuivrée de l'épaisse forêt enflammée par les rayons de l'astre du jour. Les ombres des arbres s'allongeaient démesurément sur un tapis de feuilles fauves et d'humus, telles des fantômes. Ca et là, des peupliers tendaient leurs branches noueuses vers un ciel de plus en plus sombre, zébré de longs nuages d'un rouge éclatant.

Soudain, une boule de poils roux s'arrêta net dans un froissement de feuilles mortes. C'était un renard aux yeux brillants. Au loin résonnèrent l'appel du cor et l'aboïement des chiens. La bête apeurée reprit sa course folle. Sa respiration était haletante. Ses pattes meurtries glissaient sur le sol boueux. Les chasseurs n'étaient plus qu'à cent mètres. Un coup de feu retentit. Au milieu d'un bond, l'animal fut déporté sur le côté. Il poussa un cri. Une balle venait de l'atteindre au flanc gauche. Il plongea dans les buissons; le sol se déroba sous ses pattes : il venait de tomber dans un piège de braconniers. Après une dizaine de minutes de recherche, les chasseurs rebroussèrent chemin, n'ayant aucune envie d'être surpris par l'obscurité.

Les écureuils sortirent de leur logis, les moineaux se posèrent au bord du trou. Tous observaient la pauvre bête à l'agonie.

Au bout de quelques minutes, à l'approche de la mort, le renard ferma ses yeux d'or.

La nuit recouvrait lentement la terre de son manteau noir. La silhouette des pins se découpait si parfaitement sur le disque brillant de la lune qu'on l'aurait dite déchiquetée par une scie aux dents énormes. Les étoiles s'allumaient les unes après les autres, minuscules taches claires dans un univers d'encre, éclairant d'une lumière blême la fosse d'où le pauvre renard ne sortirait plus jamais.

18 NOVEMBRE



BANQUET

*des
anciens*

Ce texte de Joëlle PEREMANS a remporté le premier prix du Concours Création Paroles 88 dans la finale fédérale de la Catégorie A. Ce texte a été sélectionné pour une finale nationale.

élève de troisième rénové

MON QUARTIER AU FIL DES JOURS

Joëlle PEREMANS

Mon quartier, en pleine campagne, change de visage suivant les heures du jour; il se colore et se décolore au fil des saisons.

Ce matin, il a gelé. Posées sur la ligne violette de l'horizon, le clocher de l'église et les silhouettes brunes des arbres et des maisons se découpent finement sur un ciel pur aux nuances orangées. Peu à peu, le soleil éclabousse la campagne de ses rayons, les êtres et les choses reprennent leurs teintes réelles. Sur un ciel sibérien, l'haleine d'une cheminée dessine des volutes blanchâtres, seul signe de vie dans cette villa aux yeux clos derrière ses volets d'ébène. Le givre saupoudre légèrement les branches d'un bouleau et souligne la courbe harmonieuse de ses rameaux dénudés.

Il y a deux semaines, cet arbre illuminait encore le jardinet. Au moindre souffle de vent, ses feuilles s'écrasaient en larmes dorées sur le sol.

A ses côtés, un arbuste flamboyant arborait fièrement une parure de pourpre et d'or.

Le pignon de la maison voisine disparaît entièrement sous la verdure luxuriante d'un lierre. A sa façade cimentée s'accrochent, en guise de souvenir, quelques feuilles cramoisies mais

recroquevillées de vigne vierge.

Devant cette villa, crépie de beurre frais, aux seuils de fenêtre abondamment fleuris de géraniums saumon l'été, une pelouse descend en pente douce. Seules les baies écarlates des cotonéasters égayaient encore ce coin de nature si vif à la bonne saison. En effet, sous le chaud soleil de juillet, le bleu profond des campanules, le bleu mauve des aubrétiats montent en talus à l'assaut de la maison. Au vert tendre des jeunes pousses printanières succèdent les feuilles glauques des tulipes avant l'éclosion des gobelets multicolores. Du corset duveteux des boutons de roses s'échappent quelques pétales ambrés. A l'approche de l'automne, les soucis coiffent leur toque de feu, les chrysanthèmes ébouriffés font au sol des taches de rouille, cuivrées ou violettes.

Les matins de rosée, des diamants s'accrochent aux aiguilles des pins et les araignées tendent entre les branches des toiles de perles irisées scintillant sous le rayon jaune pâle du soleil.

Les jours de neige, les maisons s'engourdissent sous leurs lourds capuchons blancs. Un manteau d'hermine recouvre tout et seuls les festons étincelants des chandelles d'argent ajoutent un peu de luxe à ce décor.

Mon village endeuillé se noie dans la grisaille d'un matin pluvieux, quand tout se dérobe sous un voile gris. Mais les soirs de tempête, lorsque la masse noire et menaçante des nuages déchire la voûte céleste, il s'affole et pleure de toutes ses gouttières. L'eau dégouline sur les pentes luisantes des toits, délave briques, bois et vitres, déborde des corniches et éclabousse le pied des maisons de mille taches de rousseur.

Ma campagne disparaît sous la blancheur laiteuse du brouillard comme happée par la masse cotonneuse d'un nuage. Mais elle renaît le soir, sous le soleil couchant. Alors, le ciel s'embrase, rougeoie et ce feu qui couvre encore sous le manteau de la nuit qui s'avance, fait rosir les façades de toutes nos maisons.

PARENTS!



- + une musique "strict tempo"
 - + le style, M. Elbo, prof. agréé
 - + soirées d'intégration
-

= || Dance Club Tango 5000
|| Rue de la Distillerie, 1A
|| 5850 Bovesse

Informez-vous:

* tél.: (081) 56 69 90 (après 18h)

* chez ses membres, e.a.
Patrick Vande Poppeliers
prof. néerl. I S L M.

SAINT-LOUIS

HIER, AUJOURD'HUI, DEMAIN

COTISATION

Cotisation d'honneur	700 frs
Cotisation de soutien	500 frs
Cotisation de couple	400 frs
Cotisation ordinaire	350 frs
Cotisation Etudiant milicien et assimilé	150 frs

BUREAU DE DEPOT
NAMUR 1

Éditeur responsable:
F. Depasse
rue de la Chapelle St-Donat, 23
5002 Saint-Servais